

1814 - Il y a deux cents ans : les cosaques à Landser

Extrait de Mémoires d'un jeune alsacien de Joseph WIRTH

Précisément à cette époque où, tous, nous ne rêvions qu'une chose ; être soldats, défendre le France, un évènement inattendu mit tout le village en émoi.

C'était pendant les vacances de 1869. Un matin, grand 'mère et moi, nous étions occupés à cueillir les pommes au Lohnberg, dans un champ situé près de la jonction de deux routes. L'une d'elles conduit à Mulhouse, l'autre descend au fond d'un coquet vallon, dans lequel se trouve l'Ochsenmuhle, ferme-moulin au milieu des prairies.

Perché sur un pommier, je travaillais avec ardeur, en cueillant de beaux fruits rouges, si odorants, si appétissants, qu'on en avait l'eau à la bouche, rien qu'à les regarder. Tout à coup quelques paysannes, qui arrachaient des pommes de terre non loin de nous, se mirent à pousser des cris et des exclamations de surprise.

_Hans ! Peter ! Fritz ! venez voir ! crièrent-elles en appelant des ouvriers qui travaillaient dans un champ voisin.

Je dégringolai lestement du pommier, au risque d'y laisser une partie de mon pantalon, et, en une seconde, j'eus rejoint les femmes qui discutaient avec ardeur.

Voici ce qui était arrivé ;

L'une des paysannes en piochant à une certaine profondeur, avait rencontré quelques briques ; cela paraissait déjà singulier, mais voici qu'un frappant le sol au même endroit, on entendit un son creux, donnant à supposer l'existence d'une voûte souterraine.

_<Il y a sûrement une cachette contenant un trésor !> s'écria Catherine, la commère du village. Les autres femmes partageaient son avis, aussi fut-ce avec une ardente curiosité que l'on assista au déblaiement du terrain.

Les ouvriers, après avoir creusé le sol à une certaine profondeur, rencontrèrent deux épais madriers, à demi pourris, posés sur des briques. Ils les soulevèrent, et, à notre grand effroi à tous, mirent au jour deux squelettes étendus côte à côte, et parfaitement bien conservés.

Après cette lugubre découverte, les exclamations retentirent de plus belle, et les commentaires allèrent bon train. De qui provenaient ces ossements et qui les avait enterrés dans ce lieu ? Les uns parlaient d'un double assassinat remontant à de longues années, et, dont les victimes n'avaient jamais été retrouvées. D'autres, rejetant l'hypothèse d'un crime, disaient que ces corps provenaient peut-être de la guerre des paysans ou de la guerre des

Suédois, les vieilles chroniques faisant mention de combats sanglants et de massacres qui eurent lieu, à cette époque, aux environs de Landser.

Pendant ces discussions, le maire, qu'on était allé quérir, arriva suivi de M. Acklin, le vieux docteur de Landser, dont la perruque usée et le nez violacé étaient la risée de tous les galopins de mon espèce. Le médecin, après avoir examiné les squelettes, déclara qu'ils devaient provenir d'hommes de taille moyenne, âgés de 25 à 30 ans. La mort, suivant lui, remontait au moins à une cinquantaine d'années. Le docteur remarqua que l'un des squelettes avait le bras cassé en deux endroits, non pas par une arme à feu, mais par un instrument contondant. Le crâne de l'autre avait été fracassé du côté de la tempe droite.

J'écoutais ces explications avec une véritable stupeur, et une profonde admiration pour la science de notre vieux docteur. A partir de ce jour mémorable, il m'inspira un profond respect, et plus une seule fois il m'arriva de me moquer de sa perruque antique posée de travers, ni de la couleur vive de son nez.

Le maire fit ramasser les ossements pour les transporter au cimetière. Pendant cette opération, on découvrit plusieurs morceaux de fer oxydés qu'il fut facile de reconnaître pour des éperons, des fers de lance, et de petites chaînettes, débris de coiffures militaires.

La découverte du Lohnberg avait vivement frappé mon imagination. Dès mon retour à la maison, je m'empressai de raconter à grand-père les incidents de la matinée.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il, mais ce sont les deux cosaques du petit Jean de l'Ochsenmuhle ! » Et comme je le regardais d'un air étonné : « Je ne t'ai jamais raconté ce drame, Louis, continua-t-il ; il est pourtant bien intéressant. Je le tiens de deux personnes qui y ont joué le principal rôle ; l'une d'elles n'était autre que mon père.

« Tu as entendu parler de la première invasion de 1814 ; c'était une terrible époque alors. Les alliés avaient pénétré en Alsace par différents côtés ; les Autrichiens passèrent le Rhin à Bâle et bloquèrent Huningue ; une autre armée composée de Russes et d'Allemands envahit le Sundgau pour entrer en France par la trouée de Belfort et la vallée de Saint-Amarin.

« Landser et tous les villages environnants furent accablés de réquisitions. Les habitations isolées, fermes et moulins, eurent particulièrement à souffrir de la cruauté et de la rapacité des soldats, et surtout des traînards qui ne vivaient que de maraude. Mais notre population du Sundgau était trop vaillante et trop énergique pour se laisser maltraiter et dépouiller impunément par les étrangers. Aussi nos paysans usaient-ils de représailles en assommant les pillards.

« Ah ! oui, c'était un terrible moment !

« Tous les cultivateurs étaient obligés, par voie de réquisition, de fournir des voitures attelées et des conducteurs, pour transporter les munitions qui suivaient l'armée ennemie. A cette époque, je n'étais qu'un petit garçon comme toi ; cependant plusieurs fois j'ai dû

conduire des chariots au camp de Huningue ; je me rappelle fort bien le bombardement de la forteresse.

Mais revenons à notre récit :

« Le meunier de l'Ochsenmuhle, qui était un ami de mes parents, fut forcé de partir ainsi avec ses chevaux. Prévoyant que son absence durerait quelques jours, il vint prier mon père d'aller chaque soir au moulin, où il laissait sa femme et ses enfants ; l'aîné de ceux-ci, Pierre, était un grand garçon, fort et courageux, mais âgé de seize ans à peine.

« Le lendemain du départ du fermier, un convoi de voitures réquisitionnées, escorté de cosaques, passa vers le soir devant le moulin. Comme plusieurs conducteurs, mal traités par les soldats, s'étaient enfuis en abandonnant leurs attelages, les cosaques pénétrèrent dans la ferme, enlevèrent tout ce qui leur tomba sous la main, et obligèrent Pierre à se mettre à la tête d'une voiture. Malgré sa résistance et les supplications de sa mère, le pauvre garçon fut entraîné, roué de coups et placé de force à côté d'un attelage. Mais au moment où le convoi des voitures traversait Landser, Pierre, profitant de l'obscurité, se faufila dans une ruelle et détala à toutes jambes.

« Il arriva chez nous hors d'haleine, et raconta à mon père ce qui venait de se passer.

« Maman est seule au moulin avec mes petites sœurs, s'écria-t-il avec désespoir. Que leur est-il arrivé en mon absence ? Au moment où ces misérables m'ont entraîné, j'ai entendu des cris de douleur . »

— « Ne perdons pas une minute, mon garçon, partons vite », s'écria mon père en saisissant une fourche. Et lui tendant une hache : « Tiens prends ceci, peut-être aurons-nous à nous en servir. »

« En arrivant au moulin, ils aperçurent devant la porte d'entrée deux chevaux attachés à un arbre. S'étant glissés à pas de loup derrière la porte de la cuisine, ils virent un grand diable de Cosaque, à la barbe cuivrée, poursuivre en titubant la fermière en criant : « Schnaps, Schnaps ! » La meunière poussa un cri de douleur ; le soldat venait de lui lancer un coup avec le fourreau de son sabre.

« A cette vue, Pierre, ivre de fureur, bondit à travers la chambre et, d'un formidable coup de hache, étendit le cosaque mort à ses pieds.

« Mère, n'aie plus peur, je suis là ! s'écria-t-il fièrement. Au numéro deux à présent. Où est-il ce Kalmuck ? Que je l'envoie rejoindre son frère.

— « Il est là-haut dans la chambre, répondit la malheureuse femme, plus morte que vive. N'entends-tu pas le tapage qu'il fait ? Il veut à toute force que Gredel lui serve de l'eau- de - vie, et il n'y en a plus une seule goutte dans la maison ; les brigands ont tout bu.

« Avant qu'elle eût achevé de parler, mon père et Pierre s'étaient élancés dans l'escalier ; bientôt un coup sec retentit sur le plafond et ébranla toute la maison. Le second cosaque venait d'éprouver le même sort que son compagnon.

« Alerte, Pierre, dit mon père au courageux enfant, qui embrassait sa mère et la consolait par de tendres paroles, alerte ! Il ne s'agit pas de flâner ; hâtons-nous de faire disparaître les cadavres et les chevaux. D'autres traînards peuvent survenir, et alors c'en serait fait de nous. »

« Après avoir soigneusement fermé la porte de la cour, ils traînèrent les corps des deux soldats au fond du jardin et les couvrirent provisoirement de fagots.

« Il s'agissait maintenant de cacher les chevaux loin de toute habitation, pour que leurs hennissements ne trahissent pas leur présence. Après un instant de réflexion, on convint de les conduire au Wintzerhaus, situé au milieu des vignes, non loin du moulin. Ce qui fut exécuté en quelques minutes.

« Restait à ensevelir les cadavres dans un lieu sûr et peu éloigné. Pierre se rappela à propos qu'il se trouvait justement au Lohnberg, dans un champ de son père, un grand trou non comblé, provenant du déracinement d'un cerisier. Les deux cosaques y furent transportés sans bruit, et ensevelis avec leurs lances brisées en deux morceaux et leurs énormes bonnets de peau, en forme de tuyau de poêle. Par un sentiment d'humanité et, aussi, pour mieux tasser la terre qui couvrait la fosse, mon père recouvrit les corps de deux madriers posés sur des briques.

« Comprends-tu maintenant, mon garçon, l'origine des objets qu'on a trouvé aujourd'hui avec les squelettes ?

_ »Et les chevaux, grand père, demandai-je, que sont-ils devenus ?

« Les chevaux ? Ils restèrent enfermés pendant un certain temps dans leur abri ; Pierre allait leur porter à manger en cachette. Lorsqu'on apprit que les troupes russes avaient évacué l'Alsace, le meunier les mit dans son écurie et les employa aux travaux des champs.

« C'étaient, je me le rappelle, de singuliers chevaux : petits, maigres, la croupe tachetée de noir et de blanc comme les chèvres, et une épaisse crinière flottant jusqu'au poitrail. Malgré leur taille exiguë, ils possédaient des muscles d'acier et étaient infatigables au travail comme à la course.

« Peu de personnes de Landser ont connu cet épisode. Mon père n'aimait pas à en parler ; il me l'avait confié, au moment même, sous le sceau du secret. La meunière étant morte, peu de temps après, des suites de la frayeur qu'elle avait éprouvée pendant cette terrible nuit, son mari quitta Landser avec ses enfants.

_ »Et Pierre, grand-père, demandai-je, qu'est-il devenu ?

_ »Pierre ? il est venu me faire une visite, il y a une vingtaine d'années. Il dirigeait alors une ferme aux environs de Bâle ? C'était bien l'homme le plus doux et le meilleur que j'aie jamais rencontré. »

Ce récit me fit une profonde impression ; aussi, pendant plusieurs nuits, ne rêvais-je plus que de cosaques farouches, de batailles à coups de fourches et de chevaux à la crinière flottante.